

Initation au voyage

par Pierre Laurenti

Historama N°56 - octobre 1988

Les pharaons se sont vengés : il ne reste rien de l'empire rêvé par Alexandre sur les bords du Nil. Disparu le tombeau du conquérant, englouti le phare de marbre blanc, une des sept merveilles du monde, qui éblouit l'Antiquité...

Le temps a eu raison de l'usurpateur ; les ruines du royaume pharaonique subsistent seules au milieu du désert. Elles n'ont pas fini d'envoûter les voyageurs.

En décembre 332 avant Jésus-Christ, Alexandre le Grand pénètre en Egypte. Touriste conquérant fasciné par la religion et la civilisation nilotique, le jeune roi de Macédoine sacrifie aussitôt dans un temple de Memphis.

Il se rend ensuite dans le vénérable sanctuaire d'Amon, à Siwah, où le dieu le reconnaît comme son propre fils. Après trente siècles de pouvoir indigène, l'Égypte choisit un étranger pour roi. Alexandre accepte bien volontiers la double couronne, fait reconstruire les temples de Karnak et de Louqsor, et fonde, sur l'emplacement de la modeste localité égyptienne de Râ Kedet, dans le nome du Harpon occidental, la première Alexandrie, qui deviendra très vite l'une des plus fabuleuses cités de l'Orient hellénistique.

Il ne reste quasi rien, aujourd'hui, de la ville splendide qui éblouit Strabon et Diodore. Pas une trace du luxueux quartier royal, du phare de marbre blanc, haut de 120 mètres, de la bibliothèque, des temples de Dionysos, Hermès, Sérapis, du tombeau d'Alexandre et du Césareum, sinon deux obélisques amenés à grand frais d'Héliopolis à l'époque d'Auguste. L'un se trouve actuellement à New York, l'autre, appelé « aiguille de Cléopâtre », à Londres. Curieusement la terre égyptienne, qui a conservé de multiples témoignages de son antique grandeur, a complètement gommé les constructions superbes que les rois lagides et les empereurs romains avaient accumulées à Alexandrie durant cinq siècles.

Si le greffon hellénistique n'a pas tenu, les édifices funéraires et sacrés de l'époque pharaonique continuent de défier les siècles et de fasciner les voyageurs. Plus d'un touriste s'est laissé envoûter par ces mirages de pierre bien réels et aucun d'entre eux n'a jamais quitté ces lieux sans emporter avec lui des rêves dorés, comme les moissons et les obélisques solaires.

Ce phénomène ne date pas d'hier. Au I^{er} siècle avant Jésus-Christ déjà, Strabon vantait les délices de Canope. Un siècle plus tard, l'empereur Hadrien visitait Thèbes, les colosses de Memnon, des sites fabuleux dont il s'inspirera pour construire, à Tivoli, certaines parties de son palais d'été. Cette fascination ne cessera ni de croître ni d'alimenter, comme aujourd'hui encore, les récits colorés des voyageurs.

A tout seigneur tout honneur, ce sont les pyramides de Guizeh, manifestation spectaculaire du génie égyptien, qui monopolisent d'abord toute l'attention. Au 10^e siècle, les auteurs arabes attribuaient l'édification de ces sépulcres gigantesques au légendaire roi Sourid, qui les aurait fait élever pour mettre à l'abri du déluge toutes les connaissances de l'humanité. Au Moyen Age, les pèlerins en route pour la Terre sainte les considéraient comme les greniers de Joseph. Plus tard, de pseudo-chercheurs y verront « un agrandissement des symboles » (Georges Barbarin), construites pour les plus anciennes, « comme celle de Saqqarah dans le Djezer (sic !), selon le principe "bitrinitaire" atlantéen » (Robert Charroux). Pour d'autres, elles auraient été créées par des intelligences supérieures dans le dessein pratique de faire pleuvoir (de Beltran). On le voit, près de 5 000 ans après leur édification, les pyramides continuent d'exciter l'imagination des savants farfelus et des véritables chercheurs. Comment, au demeurant, ne pas être séduit et intrigué par cette succession de tombeaux qui s'étalent sur plusieurs dizaines de kilomètres, sur la rive ouest du Nil, depuis l'antique cité de Létopolis jusqu'à Héracléopolis.

Autour de Memphis, par exemple, sur près de 50 kilomètres, on a ainsi dénombré plus de 80 pyramides, entourées d'une myriade de mastabas ; tombeaux dignes de souverains divins, mais également escaliers monumentaux conduisant à l'éternité. « J'ai marché sur tes rayons, peut-on lire à ce propos dans les Textes des pyramides, comme sur une rampe de lumière pour monter en face de Rê... Le ciel a rendu solides les rayons du soleil afin que je puisse m'élever jusqu'aux yeux de Rê... » Pas étonnant, dans ces conditions, qu'une vie d'homme suffise à peine pour percer tous les secrets de ces géants de pierre.

Ainsi, après soixante ans passés sur le site de Saqqarah, l'architecte Jean Philippe Lauer, qui a longuement été interviewé par le journaliste Philippe Flandrin, continue chaque année d'explorer le complexe funéraire du pharaon Djoser. Successeur d'Imhotep, le vieil égyptologue a passé sa vie à explorer la première pyramide égyptienne et ses abords, découvrant, cent ans après les premières fouilles, exécutées par l'Allemand Richard Lepsius, vers 1840,

de nouvelles salles, un prodigieux réseau de galeries souterraines, débordantes de matériels archéologiques. Saqqarah, une vie est aussi un témoignage irremplaçable sur le travail, modeste, méticuleux et opiniâtre d'un savant fasciné par son sujet. Au delà du récit, le livre de Philippe Flandrin démontre, surtout, que, en dépit de deux siècles de fouilles intensives, l'Égypte est loin d'avoir livré tous ses secrets.

On découvrira donc encore des tombeaux inviolés et des temples inconnus, enfouis dans le sable. Ne vient-on pas, récemment, de repérer, sur le site de la grande pyramide, une nouvelle barque solaire apparemment intacte ? A défaut de participer à de telles expéditions, l'amateur éclairé se satisfera amplement de l'existant et de l'accessible.

Enterré à la sauvette, avec un minimum de bagages

De Guizeh, certes, mais aussi d'Abousir, dont la vaste nécropole abritait l'un des plus curieux monuments jamais édifiés par les anciens Égyptiens : le temple solaire de NéOuser-Rê, élevé pour ce pharaon de la Ve dynastie, vers 2450 avant l'ère chrétienne. A l'origine, ce temple, dont il subsiste la base et un curieux autel en plein air, était constitué d'une grande terrasse pavée de près d'un hectare, bordée par les magasins et les habitations des prêtres. Au fond de la cour s'élevait un édifice, que les archéologues considèrent comme le prototype de l'obélisque. C'était un monument composé de deux parties ; un socle haut d'environ 20 mètres en forme de pyramide tronquée, duquel émergeait un gigantesque obélisque de 36 mètres, qui symbolisait sans doute l'image du Soleil, Rê, naissant de l'oeuf primordial. Plus loin encore, à deux kilomètres de Saqqarah, s'étendent la nécropole de Dachour et les vestiges de cinq pyramides. Enfin, presque à hauteur du Fayoum, vers le Nil, subsistent d'importants restes de la tombe de Snéfrou, père de Kheops, qui s'était offert, vers 2700 avant Jésus-Christ, une pyramide à huit degrés.

L'Égypte de l'au-delà comprend également de vastes nécropoles creusées dans les entrailles du désert. Ce sont les vallées des rois, des reines, des nobles et des artisans, célèbres, avant tout, pour la richesse de leurs fresques murales, véritables manuels théologiques. La plus célèbre de ces tombes, celle de Toutankhamon, est aussi la plus modeste. Découverte seulement en 1922, par Howard Carter, elle donne une faible idée du faste qui devait présider à l'ensevelissement des grands pharaons. Si Toutankhamon n'était qu'un petit roi, enterré à la sauvette avec un minimum de bagages, on n'ose imaginer quels trésors des souverains aussi fastueux que Ramsès II, Mentouhotep Ier ou Hatchepsout ont pu emporter avec eux !

Tout autant que les tombes, les temples témoignent de la grandeur et de la piété du peuple égyptien. Parmi les centaines de sanctuaires élevés à la gloire des pharaons divinisés et des dieux protecteurs, il est quelques ensembles monumentaux, en particulier le Ramesseum, construit par Ramsès II entre Gournah et le désert, le temple de Ramsès III élevé dans la zone appelée Médinet Habou, les véritables mégalofoies que constituent les grands complexes de Louqsor et de Karnak.

L'ensemble du temple de Ramsès II, aujourd'hui réduit à quelques ruines, avait causé l'étonnement de Diodore de Sicile, qui avait pu admirer non seulement le palais du pharaon, mais surtout les colossales effigies du roi, dont la plus haute, faite de syénite, ne mesurait pas moins de 17 mètres pour un poids de 1 000 tonnes.

Deuxième pharaon de la XXe dynastie, Ramsès III éleva d'abord un temple funéraire, avec ses dépendances, qu'il fit entourer d'un mur rectangulaire, ainsi qu'un palais royal, situé à gauche de l'entrée de l'enclos sacré, près de la première cour. Plus tard, on construisit un second mur cyclopéen, large de 10 mètres et haut de plus de 18 mètres, dans l'enceinte duquel on intégra le temple de Thoutmosis III. Toutefois, aucune de ces constructions n'était susceptible de rivaliser avec les immenses ensembles culturels de la ville de Thèbes. Situé sur la rive droite du Nil, le temple de Louqsor, dédié à Amon, avait été élevé par Aménophis III (1417-1379) puis agrandi par Ramsès II. A l'époque de sa gloire, le temple mesurait 260 mètres de longueur. On y accédait, en venant de Karnak, par une superbe allée, le long de laquelle des sphinx à tête d'homme montaient une garde hiératique. L'entrée du temple était ornée de colosses et de deux obélisques, dont l'un, alors situé à droite du portail a été érigé au milieu de la place de la Concorde, en 1836. Venaient ensuite une succession de cours, de salles, de pylônes et de chapelles, élevées par Aménophis III, Toutankhamon, Horemheb et Alexandre le Grand.

Karnak était bien plus fabuleux encore. Cette véritable ville de temples, que les Anciens regardaient comme l'une des merveilles du monde, resta en chantier durant près de deux millénaires. L'ensemble monumental le plus vénéré d'Égypte ne comprenait pas moins de dix pylônes, une pléthore de cours, de salles, de statues étalées sur plusieurs dizaines d'hectares. Ici, tout est harmonie et démesure et on ne sait trop ce qu'il faut admirer : la grande salle hypostyle d'un demi-hectare, plantée de 122 colonnes hautes de 16 mètres ; les obélisques de granit rose hauts de 30 mètres élevés par Hatchepsout, ou la formidable séduction qu'exerce deux mille ans après sa disparition, la civilisation égyptienne.

Pierre Laurenti

POUR EN SAVOIR PLUS

Jean-Philippe Lauer, Saqqarah, une vie. Entretiens avec Philippe Flandrin, éditions Rivages.

Jean Vercoutter, A la recherche de l'Égypte oubliée, Gallimard, Découvertes-Archéologie.

En Égypte, par Denise Basdevant. Guides Hachette Visa, 1988.

Egypte, Guide Bleu (Hachette) 1988.